

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 33

Artikel: Le portier de Rambouillet
Autor: Saint-Hilaire, Marco
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

narra la drôlerie suivante, dont il nous affirma « avoir été témoin ».

« C'était l'heure de l'apéritif, nous dit-il. — Magloire, un fameux mystificateur de ma ville natale, ne disait mot, et réfléchissait.

« — Comment diable, pensait-il, arriver à faire payer à dîner à Grosjean ?

» Grosjean, l'aubergiste, interrompit ce monologue intérieur ; et, ricanant :

« — Ah ! ça, fit-il, qu'est-ce que tu as à regarder ainsi mon horloge ?

» L'autre n'y songeait seulement pas ; — mais, alors, une idée lui vint...

« — Ton horloge !... En effet ! répliqua-t-il en examinant la vieille patraque, au gigantesque balancier de cuivre, qui occupait un des angles de la salle d'estaminet...

» Puis, d'un ton indifférent, il reprit :

« — Dis donc ! est-ce qu'il y a longtemps qu'elle fait, comme ça, *tic-tac, tic-tac* ?...

» Longtemps ! se récria Grosjean en riant... J'te crois, ma vieille ! Elle marchait déjà avant la naissance de... ma trisaïeule !...

« — Diable ! fit Magloire. Et, riant à son tour :

« — Eh ben ! dit-il, veux-tu parier une chose ?

« — Quoi ?

« — C'est que toi, un malin, tu ne ferais pas « *tic-tac* », — comme ça : en remuant le doigt — seulement pendant un quart d'heure ?...

« — Je parie ! exclama Grosjean ; et, si tu m'as déjà gagné pas mal de gageures, cette fois, tu es enfoncé, ma vieille !... Qu'est-ce que nous parions ?...

« — Un diner, pour quatre... Ça y est-il ?

« — Ça va !... Je commence.

« — Bon !... attention !

« — Voilà !

» Et Grosjean se mit en posture, les deux coudes sur ses cuisses, suivant le mouvement du balancier, et marmottant :

« — Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !...

» Les spectateurs, la bouche bée, suivaient cette scène de leurs yeux ébahis !...

» Au bout d'une minute, Magloire sortit de la salle et courut à la cuisine.

« — Vous ne savez pas !... dit-il, d'un air effaré, à Mme Grosjean en train de surveiller la cuisson d'un civet, d'un poulet rôti et autres choses exquises.

« — Non ! qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle, toute stupéfaite de la mine de Magloire.

« — Ce qu'il y a !... Venez voir dans la salle d'estaminet... Hélas ! Je crois que... que — votre pauvre mari... est devenu fou !

« — Ah ! mon Dieu ! cria-t-elle effrayée...

» Et la voilà partie, toute tremblante.

» Elle entra comme une bombe dans l'estaminet...

« — Et... que vit-elle ?...

» Le père Grosjean, l'œil braqué sur l'horloge, remuant l'index de droite à gauche et de gauche à droite, et disant sans interruption :

« — Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !...

« — Grosjean ! soupira-t-elle en courant vers son époux... Grosjean ! qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? dis !

« — Tic-tac !... Tic-tac !...

« — Mon Dieu ! quel malheur ! sanglota-t-elle. Il est fou !

« Elle l'entourait de ses bras, suppliante.

« — Je t'en prie... je t'en conjure ! Finis !...

« — Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !...

« Il la repoussait, agacé, presque fâché...

« — Grosjean ! je t'en supplie !... J'ai peur !

« — Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !...

» Alors, éperdue, elle le prit à bras-le-corps, l'étouffant sur son sein aux dimensions respectables...

« — ... Tic !...

» Il ne put en dire davantage.

« — Grosse tourte, va ! gronda-t-il, quand il put reprendre sa respiration... Grosse bête !... Tu es cause que je perds quatre diners !

« — Merci, madame Grosjean ! s'écria alors Magloire... Je boirai à votre santé au dessert ! »

Pour copie conforme :

(L'Étudiant.) LÉON LÉCONTE

Une fête de chiffonniers.

Un commerçant de Saint-Ouen, grand amateur de réjouissances, avait eu l'idée originale de réunir en un banquet les chiffonniers qui, on le sait, ont presque tous planté leur tente dans cette cité hospitalière.

Il fit part de son projet aux intéressés d'abord, puis au docteur Basset, maire de Saint-Ouen, qui approuvèrent ce projet. Le programme de la fête fut bientôt élaboré. La fête commencerait dans l'après-midi, par un défilé à travers les rues de la ville, des membres de la corporation en tenue de travail, montés dans leurs charrettes à âne. Une revue serait ensuite passée sur la place de la mairie et, à huit heures, les « biffins » se donneraient rendez-vous à l'hôtel de la Maison-Blanche, où aurait lieu le banquet.

Il était entendu que les chiffonniers s'y rendraient en costume de travail, portant « le cachemire d'osier (la hotte), dernier refuge des oripeaux, des vieux galons et rubans », le crochet, « ainsi que l'emblème que leur légua Diogène, la lanterne, qu'ils n'abandonneront que le jour où ils auront trouvé leur homme. »

Il est regrettable que le programme n'ait pas été exécuté à la lettre. Le spectacle y eût gagné en pittoresque. Un seul chiffonnier s'est présenté à la revue, et, le soir, au banquet, plusieurs « biffins » endossèrent eux-mêmes « la cravate blanche et l'habit », qu'ils recommandaient à leurs invités. Les autres avaient revêtu leurs plus beaux atours et l'unique chiffonnier qui se soit conformé à la consigne, M. Chérelle, fut prié de déposer sa hotte dans un coin.

Les chiffonniers se sont rendus au restaurant en cortège, précédés d'une fanfare jouant la *Marseillaise* et l'*Hymne russe*. Sous une tente dressée sur le trottoir de l'avenue Victor-Hugo, deux longues tables de cent couverts avaient été dressées. Au centre de la première, le docteur Basset présidait, ayant à ses côtés M. et Mme Bourgeois, les doyens de la corporation choisis comme « roi et reine » de la fête. Ces « souverains » improvisés portaient une écharpe tricolore.

A la même table, on remarquait MM. Soullière, commissaire de police ; Palouzié, adjoint, et quelques conseillers municipaux.

Au dessert, deux discours ont été prononcés, M. Basset a particulièrement insisté sur les revendications des chiffonniers. Les prix de vente des débris baissent, paraît-il, énormément. Il s'agirait de hausser les cours. L'association est le moyen préconisé par le maire de Saint-Ouen, qui a également souhaité que le Conseil général de la Seine se décide à faire construire des hangars spacieux, sous lesquels les chiffonniers pourraient déposer leurs marchandises ; la corporation gagnerait à cette transformation et l'hygiène aussi.

Un chiffonnier, M. Hamel, a répondu au maire. Puis le concert et le bal ont commencé et se sont prolongés très tard.

Ainsi qu'on a pu s'en convaincre par les innombrables articles de journaux publiés à l'occasion de la mort de Bismarck, les jugements portés sur le célèbre diplomate sont bien divers : les uns sont indulgents, élogieux même, tel est celui de Jules Favre, qui eut à traiter avec lui sur les conditions de paix, en 1871 ; les autres sont excessivement sévères, témoin ces quelques vers de Victor Hugo :

Le reître.

O nos soldats, luttant infortunés, phalange Qu'illumina jadis la gloire sans mélange ; L'étranger à cette heure, hélas, héros trahis, Marche sur votre histoire et sur votre pays. Oui, vous avez laissé ces reîtres aux mains viles Voler nos champs, voler nos murs, voler nos villes,

Et compléter leur gloire avec nos sacs d'écus ; Oui, vous fîtes captifs ; oui, vous fîtes vaincus ; Vous êtes dans le puits des chutes insondables ; Mais c'est votre destin d'en sortir formidables, Mais vous vous dresserez, mais vous vous lèverez, Mais vous serez ainsi que le faux dans les prés ; L'hercule celle en vous, la hache sur l'épaule, Revivra ; vous rendrez sa frontière à la Gaule ; Vous foulerez aux pieds Fritz, Guillaume, Attila, Schinderhanne et Bismarck, et j'attends ce jour-là !

V. Hugo.

Le portier de Rambouillet.

Un matin, c'était en 1810, après son mariage avec Marie-Louise, Napoléon se rend à l'hôpital du Gros-Caillou. Il va et vient dans les salles, et, s'arrêtant devant le lit d'un sapeur de ses grenadiers à pied, il l'interroge. Celui-ci lui répond... Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de transcrire ici le dialogue qui s'établit, et que le baron Larrey, témoin oculaire et auriculaire, nous a raconté maintes fois et toujours mot pour mot. Cette conversation entre l'empereur et le vieux soldat est caractéristique en ce qu'elle montre, d'un côté, jusqu'où pouvait aller la sollicitude de Napoléon pour ses vieux grognards, et, de l'autre, jusqu'à quel point ces derniers poussaient l'abnégation, le mépris de la vie et le dévouement de sa personne. Il faut dire aussi que l'empereur avait affaire cette fois à un de ces hommes doués d'un esprit naturel et original, et qui ne dissimulent jamais leur pensée, même en la communiquant à leur souverain :

— Pourquoi te vois-je ici ? lui demande-t-il ; est-ce qu'un sapeur de ma garde devrait jamais être malade ?

— C'est vrai, mon empereur, répartit celui-ci : aussi j'ai le cœur bon, l'œil excellent et l'appétit solide. Mais c'est la blessure que j'ai au pied gauche qui me fait souffrir comme un damné. Le gros major, ajouta-t-il en désignant Larrey, veut me couper la jambe et moi je ne le veux pas.

— Et pour quelle raison ? fit Napoléon. Aurais-tu peur d'une douleur qui ne dure que deux minutes tout au plus, toi qui dans ta vie as vu la mort plus de dix fois face à face ?

— Moi ! peur ? Allons donc, mon empereur, nous ne connaissons pas cette maladie-là, nous autres ; mais si je troque ma jambe de chair contre une jambe de bois, je ne pourrai plus servir ; alors j'aime autant descendre la garde tout d'une pièce que de risquer de me faire enterrer en détail.

— Et où as-tu reçu cette blessure ? demanda Napoléon.

— A Eylau, sire ; mais à Wagram il m'est arrivé à la même jambe un éclat d'obus et c'est ça qui a tout gâté. Vous concevez que cette seconde blessure a fait tort à la première.

— Es-tu décoré ?

A ces mots, le sapeur ramena la couverture de son lit sur sa barbe grisonnante et répondit avec un indéfinissable accent de regret :

— Non, mon empereur.

— Pourquoi cela ?

— Ah ! pourquoi ?... Par le motif que, lorsque vous faisiez les distributions, j'étais à l'ambulance, et que n'étant pas présent sous les armes...

— C'est justement le tort que tu as eu, interrompit Napoléon.

— Parbleu ! J'en ai bien eu d'autres, répliqua gaiement le sapeur ; j'ai eu celui d'être porté deux fois sur la liste des morts...

— C'est peut-être parce qu'on t'a tué deux fois, répliqua l'empereur sur le même ton, que tu te portes si bien aujourd'hui.

— Je ne le crois pas, répondit naïvement le sapeur, car il est sûr que ça va mal.

— Et moi je te dis que ça va bien ; je m'y connais mieux que toi, je suppose ?

— Si c'est votre volonté, mon empereur, je ne vais pas à l'encontre.

— Et si je te donnais la croix pour te le prouver ?

Ici le vieux soldat joignit les mains en disant d'un ton ému :

— Oh ! mon empereur, bien sûr que la décoration me guérirait complètement.

— Eh bien ! je te la donne. Es-tu content ?

Le sapeur fit un bon dans son lit et découvrit sa barbe, sur laquelle tombèrent deux grosses larmes en disant :

— Oh ! mon empereur, je le suis.

— Mais c'est à la condition, poursuivit Napoléon, que tu te laisseras couper la jambe.

— Tout ce que vous voudrez, mon empereur, la tête si vous voulez... Cependant, je ne pourrai plus rentrer au corps.

— Ne t'inquiète de rien; tu sais bien que je ne me sépare pas volontiers de vous autres. Je te donnerai un emploi où tu ne cesseras pas de m'être utile.

Le sapeur se laissa couper la jambe, et une fois en état de marcher, il fut placé au château de Rambouillet par l'ordre de Napoléon, en qualité de gardien, à l'une des petites grilles qui ouvrent sur la route d'Épernon : c'est là que nous l'avons vu en 1814.

MARCO SAINT-HILAIRE.

Pour empêcher les coqs de chanter.

Emblématique, sympathique, courageux, brillant, généreux, tel est le coq : sa petite fanfare, à l'aube, sonne comme un coup de clairon. On aime, en général, à l'entendre, sauf quand elle sonne le réveil avant la fin du repos, comme aux servantes de la fable : « Maudit coq, tu mourras ! » disaient les servantes, et le coq mourut et elles furent bien punies de leur méchanceté, les paresseuses :

Car la vieille, craignant de laisser passer l'heure, Courrait comme un lutin par toute la demeure.

Il ne faut donc pas tuer le coq. Mais il est des cas où l'on n'a pas tant que cela besoin de se lever matin; il devrait suffire alors de mettre une sourdine aux éclats de trompette intempestifs. L'*Agriculture Moderne* en indique le moyen.

Avez-vous un coq trop matinal et qui, avant même que l'aurore aux doigts de rose songe à ouvrir au soleil les portes de l'Orient, suivant le cliché classique, ait la mauvaïse habitude de vous tirer par ses cocoricos sonores d'un sommeil dont vous seriez heureux de prolonger plus longtemps la béatitude? Enfermez votre coq le soir et suspendez une planchette au-dessus du bruyant gallinacé. La première chose que le coq fait en chantant, c'est de lever la tête. Si la planchette est juste assez basse, pour qu'il se cogne la crête, son chant s'arrête aussitôt.

Après plusieurs tentatives aussi déconcertantes, le coq se décidera à remplacer ses aubades à l'aurore par une méditation mélancolique mais silencieuse, jusqu'à ce que, le jour apparaissant, on lui rende sa liberté.

Il paraît que ce n'est pas plus difficile que cela. Mais, comme c'est méchant! Pauvre coq! Quelles névralgies, quelles céphalalgies, quelles contrariétés à prévoir! G.

Revenants, sonneur de cloches.

On écrit de Gap au *Petit Marseillais* :

Une bonne histoire, qui a semé quelques instants la terreur dans une commune des environs de Gap, défraye, depuis quelques jours, toutes les conversations.

C'était par une claire nuit de la semaine passée, le gentil petit bourg coquettement posé sur les flancs d'une verdoyante colline était assoupi.

Soudain, vers 11 heures du soir, de lugubres sons de cloche fendent les airs, mettant en émoi tout un monde justement effrayé. Le feu, ce terrible fléau, dévore le village... Et, chacun s'habille à la hâte, les pompiers se casquent, se précipitent sur leur pompe.

Mais, pas la moindre lueur rougeâtre n'éclaire le ciel. Où est le feu? Où est le feu? demande-t-on de toutes parts.

Et les cloches volent toujours dans le clocher de la petite église; puis, comme si elles comprenaient qu'elles ont suffisamment mis en émoi tout le village, elles se taisent.

Le sonneur de cloches n'y comprend rien.

— *Es beleou, un revenant*, hasarde quelqu'un.

Un frisson court la foule.

Le curé et quelques valeureux citoyens décident de se dévouer pour aller voir ce que c'est : ils s'arment de la clef de l'église et de beaucoup de courage.

Ils approchent... les cloches recommencent leur danse.

Dans la foule on est muet, les femmes se signent.

La clef est dans la serrure, la porte s'ouvre, les cloches s'arrêtent à nouveau. L'esprit est conjuré, car le voilà qui dégingole les escaliers du clocher et vient tomber sous la forme d'un enfant de neuf ans dans les bras des citoyens qui sont là présents et chez qui l'ahurissement est à son comble.

C'est égal, on se souviendra longtemps au village de X... de cette fameuse nuit où, campé improvisé, le petit M..., qui s'était endormi à la prière et dont l'absence de chez ses parents n'avait pas été signalée, a trouvé, dans son intelligence de marmot, un moyen inédit de se faire ouvrir les portes de l'église au milieu de la nuit. J.

Lo Rodo et lo poai.

Lo borné d'ao tsaté dè Velà-les-Navets étai prao soveint à sè tandi lo sailli frou et lo tsautain et faillai allai queri l'édhie on pecheint bet pe llien avoué 'na fusta, assebin, Monsu dè Birbatse, que l'ài dèmaoravè sè decidà dè fèrè crosà on poai dè treinta pi dè prèvond deïn on courti, d'ao côté dè bise dè la maison, po que lè dzeins d'ao tsaté aussant de l'édhie tot proutso quand lo borné vegnà à gotta.

Et baillà cé travau ein tâtse ào Rodo Cambise, on petit païsan que fournessà lo lacé ào tsaté.

Lo Rodo sè met don à crosà cé poai et, à mèsoure que l'avancivè, l'étéyivè lo crào avoué d'ài bet dè lans et d'ài pao po pas que la terra l'ài vignè avau su lo cotson et sè vairè ein-crottà coumeint on derbon, kà lo terrain n'ètai rein d'ài, ni tant solido.

Quand l'èut crosà 'na veingtanna dè pi dè prèvond, l'ètai l'hàore d'allà bairè lo café et lo Rodo sè desà : onco cauquies coup dè petse et y'è fé, mè faut alla po pas fèrè atteindrè la Jeannette. Et mon gaillà tracé à la baraquà baire lo café; mà, quand revegnè po reimpougni se n'ovradzo, m'eimévine se ne tràovè pas lo poai boutsi à tsavon; parèt que l'avà mau cotta lo perte et tota la terra et lè pierrès avoint vèlà deïn lo crào.

— Tè preigné pi lo commerce! se fà lo Rodo quand ve ceïn, vouaiquie duès dzornà dè fottié et mè faut tot recoumeinci; que d'ao dianstro faut te fèrè? Compto que mè faut allà ceïn derè à monsu dè Birbatse?

Tandi que ceïn ruminavè, l'ài vint tot per on coup on n'idée :

Ye trà sa roulière, la pousè avoué son tsapé decoutè lo poai et ein rizeint qu'on sorcier, sè revirè contre la baraquà et sè va cutsi à sa grandze.

Quand fut via, vouaiquie monsu dè Birbatse que s'aminè ào courti po vouaiti se le Rodo avancivè bin après son poai; mà quand ve lo crào combillià, et la roulière avoué lo tsapé ào fin bord, sè dese : Te possibillio! l'est arrevà on malheu! cè pourro Cambise est binsu ein-crottà lè dezo! et sè met à cria ào sécoo!

Cinq menutès après l'étion bin 'na dozanna avoué d'ài petsà et d'ài pàlles po déboutsu lo crào et coudhi 'raveintà ein via ci pourro Rodo.

— Est-tou quie? no z'out-tou? ne sein à te! atteinds pi 'na menuta! desant ti cliiau païsans que s'escormantsivont à crosà deïn lo perte, mà n'ouïessant ni bôailà, ni dzemottà per lè dedein.

Adon quand furont arrevà ào fin fond d'ao poai, vouaiquie mon Rodo que s'aminè tot balameint.

— Que fédès-vo? que fédès-vo? fà état dè derè stusse à ti cliiau compagnons.

— Pardine! on tè crèyai bo et bin einterrà deïn lo poai!

— Ouaih! mè que vigno d'alla baire lo café! Adon l'ont bin tant recaffà dè la farça et monsu dè Birbatse assebin, que lè z'a trè ti mena à la cava et fo l'ài sont restà tantqu'ia la né? mà vo pàodès comptà que lo Rodo n'ajamé contà lo fin mot dè l'affèrè à nion. C. T.

La fleur des poids. — On a eu la curiosité de relever le poids actuel de quelques souveraines d'Europe.

La reine d'Italie, à ce qu'il paraît, arrive bonne première avec 80 kilos.

La reine Victoria la suit de près avec 78 kilos.

Puis vient la reine d'Espagne, 67 kilos.

La reine des Belges ne pèse que 65 kilos. L'impératrice d'Allemagne, qui a souvent varié de poids, reste maintenant stationnaire à 62 kilos.

La reine de Portugal arrête l'aiguille de bascule à 60 kilos.

La gracieuse tsarine est d'un poids de plume avec ses 59 kilos.

Mais le record des petits poids appartient sans contredit à l'impératrice d'Autriche, qui atteint à peine les 44 kilos. C'est la plus légère des souveraines.

(Annales politiques et littéraires.)

Recettes.

Salade. — Il ne faut pas laisser la salade tremper longtemps dans l'eau : elle devient dure et perd de sa saveur. Il faut la laver feuille par feuille le moins longtemps possible avant le repas et l'épurer immédiatement.

Bouillon et œufs. — Beaucoup de ménagères débattent l'œuf dans le bouillon pendant que celui-ci est encore bouillant. C'est à tort : on doit toujours attendre qu'il ne soit plus que chaud parce que l'albumine qui cuit rapidement devient dur, est moins nourrissant, moins digestif et a moins bon goût.

Quelques pensées.

En parlant on plaît quelquefois ; en écoutant on plaît toujours.

Quand le ciel est pur, le matelot trouve que Dieu est trop loin pour s'occuper de la coquille de noix sur laquelle il vogue. Mais quand la tempête est déchainée, vite à genoux et des vœux à la Madone. Le danger rapproche les distances.

Les intrigants sont si nombreux que bientôt ils ne seront plus à craindre, sinon les uns aux autres ; ils ressemblent à ces armées où les soldats sont si serrés qu'ils n'ont pas l'espace nécessaire pour manier leurs armes.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

AU RABAIS

Couleurs anglaises en godet pour l'aquarelle

DE LA MAISON WINDSOR ET NEWTON

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.